

## **Tendances récentes des migrations internationales dans le Sénégal urbain : Existe-t-il une dynamique de quartier ? Les exemples de Dakar, Touba et Kaolack**

*Babacar Ndione (Consultant Dakar, Sénégal) et Richard Lalou (UMR IRD - Université de Provence 151)*

### **Introduction**

Les analyses portées sur les causes des migrations, qu'elles soient d'inspiration économique ou sociologique, mettent de plus en plus en évidence la complexité du processus migratoire international (Arango, 2000 ; Bilsborrow et Zlotnik, 1994 ; Simmons, 2002 ; Tapinos, 2000). Cette complexité provient non seulement de la grande diversité des facteurs en jeu, mais aussi de la pluralité des échelles d'analyse. Selon plusieurs auteurs, la volonté et la capacité de migrer à l'étranger résultent à la fois de la personnalité et des trajectoires socio-économiques du candidat migrant, de l'environnement produit par son ménage, des circuits d'information auxquels il est exposé, des réseaux migratoires et des contextes politique et économique du pays d'accueil. Malgré sa diversité, cet ensemble d'éléments explicatifs intègre cependant imparfaitement la localité d'origine, comme échelle d'observation du comportement migratoire. Bien sûr le village et le quartier urbain sont présents dans la littérature scientifique sur les migrations. Ils sont alors des espaces que les migrants traversent, reconstruisent et réinvestissent tant au niveau économique et social que symbolique et identitaire (Tarius, 1993 ; Tall, 1994 ; Robin et col., 1999 ; Ndione et Lombard, 2004). Mais, ils ne sont que rarement envisagés comme les lieux d'une détermination contextuelle de la migration. La migration est souvent perçue comme productrice de territoires ; à l'inverse, les spatialités locales sont-elles génératrices de mobilité ? Sous quelles conditions et selon quels mécanismes ?

Deux théories suggèrent cependant plus ou moins directement un effet contextuel au départ de la migration. Ces approches sociologiques examinent notamment les facteurs qui interviennent au cours du processus migratoire et qui peuvent en expliquer les évolutions. Le premier modèle explicatif est centré autour du réseau migratoire. Il considère la migration comme un système d'acteurs sociaux qui favorisent la transmission de ressources (informationnelles, relationnelles ou statutaires) à l'intérieur d'une structure à forte cohésion. Les liens d'entraide, qui relient les migrants, les migrants de retour et les non-migrants à la fois dans les pays de départ et de destination, ont alors pour fonction principale de minimiser les coûts et les risques de la migration, grâce aux différentes formes d'appui qu'il apporte au migrant (Boyd, 1989 ; Fawcett, 1989 ; Guilmoto et Sandron, 2000 ; Kritz et col., 1992 ; Zlotnik, 1992). Le second modèle, celui des causes cumulatives, stipule que le processus de migration modifie les conditions économiques et sociales du lieu d'origine (Massey et col., 1993 ; Massey et col. 1998). Ainsi les transferts dus à la migration transforment les structures sociales et économiques, augmentent les inégalités de revenus et intensifient par la même le sentiment de privation chez les non-migrants. Enfin, l'expérience que les migrants accumulent dans les pays d'accueil est susceptible de modifier, dans les communautés d'origine, les perceptions et les valeurs, en créant une véritable « culture de la migration » (Schoorl et col., 2000).

A partir de ces deux approches, la localité d'origine peut revêtir une double fonction dans le processus migratoire. Elle est d'abord, et de façon presque élémentaire, un espace à la fois producteur (par effet de voisinage) et révélateur (par ségrégation spatiale d'un groupe homogène) de liens sociaux. Le village et le quartier urbain ont en commun, ad minima, de permettre aux individus d'être plus facilement accessibles les uns aux autres dans un espace qu'il partage à des degrés divers. Mais ils sont aussi parfois bien davantage : ils sont l'inscription spatiale d'unités sociologiques fortement structurées – les communautés – qui en fondent l'identité et l'individualité. En ce sens la localité d'origine peut donc constituer un

des nœuds primordiaux du réseau migratoire. Par ailleurs le village ou le quartier d'origine peut-être un territoire transformé par les investissements économiques, sociaux et symboliques des migrants et qui favorise en retour la diffusion du comportement migratoire. En somme la localité de départ est, de ce point de vue, expressive de cette bipolarité à l'œuvre dans les théories migratoires : l'espace induit une dynamique migratoire au travers des proximités sociales et/ou des proximités spatiales qu'ils suscitent et sollicitent.

C'est à partir de ces propositions que nous avons tenté de réexaminer les tendances récentes des migrations internationales dans trois villes sénégalaises (Dakar, Touba et Kaolack), en considérant plus particulièrement le rôle du quartier à l'intérieur des dynamiques migratoires. Le quartier urbain constitue un cadre nouveau pour l'analyse des causes de la migration internationale des Sénégalais. Jusqu'à récemment, la migration à l'étranger, et notamment celle vers les pays du nord, était regardée comme un exode rural (DPS, 1998), avec le village d'origine – communauté consensuelle – comme point de référence et point d'attache des migrants. Selon cette analyse, la ville n'était qu'un lieu d'étape pour les candidats à la migration et parfois un lieu de réinvestissement économique pour les migrants de retour. C'était aussi plus largement un lieu où l'individu émerge par ruptures successives avec le groupe (famille, lignage, ethnie...) et son territoire. Pourtant les villes sénégalaises produisent aujourd'hui un fort potentiel migratoire et la conurbation de Dakar/Pikine est devenue une des principales zones de départ pour l'étranger (DPS, 1998, Robin et col., 1999). A l'encontre des analyses habituelles, nous avons tenté de comprendre cette nouvelle dynamique en proposant l'hypothèse suivante : le quartier urbain agit sur la migration internationale parce qu'il constitue un espace historique et social plus ou moins homogène et singulier, un lieu d'interactions relevant d'un vécu commun et faisant l'objet d'une représentation symbolique. Ces liens établis et maintenus dans le quartier d'une génération à l'autre se traduisent par des habitudes de vie commune et des modes d'organisation autonomes qui, probablement, agissent sur la propension à émigrer de ces habitants.

Pour étayer notre propos, nous nous appuyerons sur deux enquêtes. La première, réalisée dans les villes de Dakar/Pikine et de Touba, est une enquête par questionnaire menée en 1997/98 auprès de 1713 ménages et 6311 individus migrants et non-migrants. Chaque quartier urbain a fait l'objet d'une enquête communautaire. L'échantillon a été établi à partir d'un sondage à deux degrés, stratifié au second degré sur le critère de la migration internationale. Cinq grands quartiers, à Dakar, et six à Touba ont été couverts par l'enquête. La seconde a été réalisée en 1996/97 dans quatre quartiers d'émigration internationale de la ville de Kaolack. Ces quartiers totalisent un nombre de 2546 ménages dont 39% sont des ménages migrants et 61% des ménages non-migrants. Parmi ceux-ci, 400 ménages ont fait l'objet d'un recensement exhaustif de leurs membres présents, absents et des émigrés, soit un total de 4.044 individus. Un questionnaire approfondi a été administré aux migrants internationaux de retour et aux émigrés de passage au moment de l'enquête. Les trois villes choisies constituent des espaces fortement et récemment touchés par l'émigration internationale, notamment vers l'Union Européenne.

Après avoir exposé les contrastes économiques, socio-culturels et migratoires entre les quartiers d'un même espace urbain, nous présenterons les concepts, les données et les méthodes utilisées. Nous examinerons ensuite l'influence du quartier sur la propension à migrer des habitants de Dakar, de Touba et de Kaolack. Ces analyses seront complétées et interprétées à partir d'éléments statistiques détaillés à l'échelle du quartier et des récits de migrants de retour. Nous discuterons enfin des différents sens sociologiques que peut revêtir le quartier urbain à partir de l'analyseur que constitue ici le comportement migratoire.

### ***Les quartiers de Kaolack, Touba et Dakar : du fragment urbain au territoire sociologique***

Selon de récentes études menées au Sénégal, les régions de Dakar, Diourbel et Kaolack, - régions qui abritent les villes de Touba et de Kaolack -, occupent une place

centrale dans les mouvements d'émigration internationale des années 1980-90 (DPS, 1998 ; Robin et col., 1999). Si le phénomène migratoire déborde aujourd'hui très largement hors de ces régions traditionnelles (vallée du fleuve Sénégal), il tend aussi à sortir du milieu rural, pour devenir un fait urbain<sup>1</sup>. L'entrée des villes sénégalaises dans la migration internationale reste très variable. L'implication de la ville de Touba dans la migration internationale récente est relativement plus forte que celle de l'agglomération dakaroise. La proportion de migrants partis vivre à l'étranger entre 1988 et 1997 représentant 8,8% de la population de la ville sainte contre 6,5% à Dakar (Lalou et Ndione, 2004). A Kaolack, le total des migrants (actifs et de retour) recensé en 1997 représente 13,6% de la population soumise au risque de migrer à l'étranger<sup>2</sup>.

A ces différences d'intensité s'ajoutent celles sur l'orientation des flux migratoires. A Touba, les migrations sont presque exclusivement tournées vers les pays du Nord. A Dakar, les migrants privilégient légèrement les pays de l'Afrique Subsaharienne, tandis que les migrants de la ville de Kaolack investissent aussi fortement les deux espaces. En outre, la migration à Touba se construit à partir d'un réseau communautaire à ferment confrérique très fort, contrairement à Dakar et à Kaolack où les dynamiques migratoires s'appuient plus généralement sur des logiques de stratégies individuelles et familiales<sup>3</sup>.

Ces différences observées entre les villes, nous les retrouvons en partie entre les quartiers de Dakar et dans une bien moindre mesure entre ceux de Touba. A Dakar, les migrants des quartiers des *Parcelles Assainies* et de *Guédiawaye* se dirigent principalement vers les pays du Nord (45% des effectifs de chaque localité) (Tableau 1). Par ailleurs, comme pour ces deux quartiers, la probabilité de migrer vers le Nord est significativement plus élevée à *Diamaguène* que parmi la population de *Grand-Yoff* (OR non ajusté=2,6 ; p=0,039). A Touba, les dynamiques migratoires observées dans les quartiers montrent une prépondérance quasi exclusive des flux vers les pays du Nord, et plus particulièrement vers l'Italie. C'est seulement à *Keur Niang* et *Touba Khaïra* que l'on observe (tableau 1) les vers l'Europe sont minoritaires (38,5%). Comme le montre le tableau 2, cette différence est significative (OR non ajusté=0,4 ; p=0,015). A Kaolack enfin, les migrants du quartier de *Ndangane* sont moins nombreux à partir vers les pays du Nord, sans que cet écart soit significatif (tableau 2).

Au-delà de ces tendances migratoires, les quartiers des trois villes se caractérisent par des contextes socio-démographiques et culturels plus ou moins contrastés. A Kaolack, les quartiers d'Abattoirs et de *Touba-Kaolack* sont à composante ethnique dominée par le wolof qui représente 84% et 86% respectivement des populations des deux localités (tableau 1). D'un point de vue religieux, *Touba-Kaolack* est dominé par la communauté mouride (93%) tandis que Abattoirs est essentiellement habité par des tidianes (83%). Cette différence s'explique en grande partie par l'origine de ces populations wolofs et par leur mode d'implantation urbaine.

---

<sup>1</sup> Dakar est une région totalement urbanisée. Dans la région de Diourbel, la dynamique migratoire internationale est clairement attribuable à la ville de Touba tandis que l'essentiel des mouvements migratoires de la région de Kaolack se développe à partir de la ville de Kaolack elle-même (cf. Robin et col., 1999 ; Ndione, 2004).

<sup>2</sup> Cette proportion a été calculée à partir des données de l'enquête DEmIK menée dans quatre quartiers fortement engagés dans l'émigration internationale de la ville de Kaolack (cf. Ndione, 2004). Les mêmes proportions calculées à partir de l'enquête DEmIS donnent 12,5% pour Dakar/Pikine et 12,8% pour Touba.

<sup>3</sup> Lalou et Ndione, 2004, op.cit. Voir également Ndione, 2004, op.cit.

Tableau 1. Caractéristiques de la population enquêtée selon la zone d'étude. Enquête DEMIS, 1997/98 et Enquête DEMIK, 1997.

Caractéristiques	Dakar/Pikine				Touba				Kaolack									
	Grand Yoff	Parcelles Assainies		Thiaroye Guédiawaye Diamaguène		Darou Khoud./ Touba Mosquée		Keur Niang Touba Khaira Guédé Bousso		Darou Miname 2		Abattoirs		Ndiangane Dialègne		Touba Kaolack		
<b>Destination des migrants internationaux (dernière migration)</b>																		
Afrique sub-saharienne	81,0	43,3	72,6	51,4	62,5	38,9	59,0	37,9	42,2	46,70	63,90	42,90	42,60					
Pays du nord	15,6	45,3	23,1	44,7	27,6	60,2	38,5	52,6	57,5	46,70	33,30	57,10	53,20					
Autres pays	3,4	11,4	4,3	3,9	9,9	0,9	2,5	9,5	0,3	6,70	2,80	-	4,30					
<b>Effectifs non pondérés des migrants internationaux</b>	86	145	156	227	199	519	60	80	242	165	265	309	243					
<b>Religion</b>																		
Chrétiens	16,5	6,2	0,2	6,8	1,6	0,0	0,1	0,3	0,1	0,8	0,4	0,3	-					
musulmans mourides	34,0	24,6	48,7	33,3	30,7	99,5	99,9	98,8	99,8	12,2	23,1	39,4	92,8					
musulmans tidjanes	35,2	36,0	46,0	49,0	59,8	0,1	-	0,9	-	80,8	62,3	59,9	5,9					
Autres musulmans	14,4	31,2	5,0	10,9	7,9	0,4	-	-	0,1	6,2	14,3	4,0	1,3					
<b>Ethnie</b>																		
Sereer	26,6	11,8	12,3	12,7	12,4	1,9	4,0	11,4	1,0	5,8	51,8	7,4	5,6					
Haalpoullar	7,8	13,3	18,2	17,9	23,3	1,3	3,5	-	3,7	3,3	11,0	26,2	5,6					
Wolof	25,5	35,2	52,7	47,4	33,8	95,5	92,2	88,7	94,1	83,6	30,4	60,9	87,4					
Autres ethnies	40,1	39,6	16,8	22,1	30,5	1,3	0,4	-	1,2	7,3	6,9	5,5	1,3					
<b>Niveau d'instruction</b>																		
Aucun	42,5	30,6	62,9	49,3	58,8	90,2	91,3	92,1	94,2	62,6	44,1	38,8	66,0					
Primaire	47,9	49,7	30,6	41,8	32,3	7,8	4,9	3,7	5,3	21,5	23,0	20,4	21,6					
Secondaire et plus	9,6	19,7	6,5	8,9	9,0	2,1	3,8	4,1	0,5	15,9	32,9	40,9	12,5					
<b>Activité économique</b>																		
Salarié	24,0	27,9	17,7	20,6	17,1	10,9	3,3	10,2	7,2	4,7	16,3	16,2	5,8					
Indépendant (entreprise ou exploitation familiale)	16,5	11,6	14,5	13,7	15,2	20,8	23,9	22,8	27,4	45,1	28,0	16,9	28,7					
Vente de rue (petit commerce)	7,3	12,4	19,8	19,2	12,8	29,0	35,9	25,1	27,5	-	-	-	-					
Travail à la tâche	9,7	5,6	5,0	3,6	9,8	4,5	4,0	8,3	5,2	-	-	-	-					
Autres activités	3,3	3,8	5,5	5,9	6,3	3,7	4,7	4,4	3,8	6,9	2,6	6,6	5,2					
A la recherche d'un emploi	9,5	4,6	5,3	5,8	6,4	2,0	1,9	0,1	1,5	1,8	2,9	2,5	3,8					
élèves/apprentis	-	-	-	-	-	-	-	-	-	13,6	17,8	24,4	12,1					
Autres inactifs	29,8	34,2	32,1	31,3	32,4	29,0	26,2	29,2	27,5	27,9	32,4	33,4	44,5					
<b>Effectifs non pondérés des enquêtés</b>	318	537	577	901	701	1858	301	275	845	1017	737	840	997					
<b>Taille des ménages (au moment de l'enquête)</b>																		
1-5 personnes	61,1	29,2	35,7	41,8	18,6	27,9	38,4	25,8	34,2	25,0	31,9	16,3	24,1					
7-11 personnes	21,1	41,1	34,1	30,1	35,6	40,0	45,7	37,9	45,8	36,1	52,8	65,2	41,4					
12 personnes et plus	17,8	29,7	30,3	28,1	45,8	32,1	15,9	36,3	20,0	38,9	15,3	18,5	34,5					
<b>Statut migratoire du ménage (au moment de l'enquête)</b>																		
Ménages de migrants de retour	8,1	22,6	30,6	27,7	19,1	34,8	25,8	49,2	42,4	42,6	50,7	32,1	49,5					
Ménages de migrants	43,4	37,7	29,0	22,2	30,1	20,2	38,9	11,7	15,7	57,4	49,3	67,9	50,5					
Ménages non-migrants	48,6	39,6	40,5	50,1	50,7	45,0	35,4	39,2	41,9	57,4	49,3	67,9	50,5					
<b>Effectifs non pondérés des ménages</b>	101	149	143	200	196	527	95	76	253	100	100	100	100					

Tableau 2. Caractéristiques des populations et des ménages associées aux quartiers de Dakar, Touba et Kaolack (Odds Ratio non ajustés).  
Enquête DEMIS, 1997/98 et Enquête DEMIK, 1997.

Villes et quartiers	Destination : Pays du Nord		Religion Mouride		Ethnie Wolofs		Niveau d'études Aucun		Activité économique Salarie		Taille des ménages 12 personnes et plus		Statut mig. Ménages Ménages migrants	
	(réf. Autres destinations)	p	(réf. Autres religions)	p	(réf. Autres ethnies)	p	(réf. Scolarisés)	p	(réf. Non salarié)	p	(réf. 1 à 11 personnes)	p	(réf. Ménages non-mig.)	p
	OR non ajusté		OR non ajusté		OR non ajusté		OR non ajusté		OR non ajusté		OR non ajusté		OR non ajusté	
<b>DAKAR</b>														
Grand-Yoff	1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00	
Parcelles Assainies	5,58	0,000	0,63	0,061	1,59	0,061	0,60	0,023	1,28	0,389	1,91	0,292	1,44	0,102
Thiaroye	1,61	0,281	1,85	0,012	3,25	0,000	2,29	0,000	0,60	0,104	1,79	0,405	1,39	0,165
Guédiawaye	4,03	0,001	0,97	0,905	2,62	0,000	1,32	0,223	0,75	0,327	1,83	0,350	0,94	0,781
Diamaguène	2,56	0,039	0,86	0,574	1,49	0,125	1,93	0,008	0,60	0,109	4,31	0,025	0,92	0,718
<b>TOUBA</b>														
Touba Mosquée / Darou Khoudoss	1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00	
Keur Niang / Touba Khaira	0,44	0,015	4,13	0,209	0,56	0,121	1,14	0,693	0,26	0,000	0,27	0,011	1,18	0,621
Touba Guédé / Guédé Bouso	1,04	0,911	0,42	0,270	0,37	0,014	1,28	0,482	0,90	0,759	1,27	0,680	1,31	0,474
Madiyana / Darou Miname 2	0,67	0,532	2,18	0,379	0,76	0,346	1,78	0,009	0,60	0,013	0,45	0,034	0,92	0,710
<b>KAOLACK</b>														
Abattoirs	1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00		1,00	
Ndangane	0,60	0,183	1,96	0,000	0,09	0,000	0,5	0,000	4,12	0,000	0,29	0,001	2,12	0,010
Dialègne	1,51	0,245	4,40	0,000	0,33	0,000	0,36	0,000	3,63	0,000	0,36	0,008	1,03	0,927
Touba Kaolack	1,33	0,403	100,25	0,000	1,37	0,056	1,14	0,287	1,32	0,290	0,84	0,618	1,32	0,333

*Touba-Kaolack* est un quartier mouride fondé par le marabout Serigne Bassirou Mbacké dont il fut l'autorité coutumière<sup>4</sup>. Ce quartier religieux est géré selon les principes mourides, à l'image de Touba. Nous reviendrons plus en détail sur cette organisation socio-religieuse lors de la présentation de la ville sainte de Touba. L'installation de Serigne Bassirou Mbacké à *Touba-Kaolack* s'est suivie d'un afflux massif de migrants wolofs venant de la région de Diourbel. Ce groupe social fortement structuré a imprimé l'identité du quartier. En s'installant auprès de leur marabout, ces migrants d'origine rurale ont bénéficié à la fois de facilités foncières (octroi de parcelles par le marabout), d'opportunités économiques et des réseaux d'insertion et de solidarité religieuse.

Le quartier d'*Abattoirs* abrite une population originaire de l'ancien royaume du Djolof, dont le berceau historique se situe dans l'actuelle région de Louga. Ses habitants sont issus de familles et de villages appartenant au même terroir. Ils présentent donc, comme dans le quartier de *Touba-Kaolack*, une forte homogénéité ethnique (wolofs) et religieuse (tidianes). Les liens qui unissent les membres de la communauté djolofène vivant dans cette localité sont tissés depuis des générations et renforcés par les mariages entre les différentes familles. Les premiers ressortissants du Djolof se sont établis à *Abattoirs* pour se consacrer à la vente de poissons. D'abord saisonnière, cette activité est devenue permanente et l'installation dans ce quartier définitive. Les pionniers migrants ont été rejoints par leurs frères, neveux et cousins. Comme l'exprime un notable du quartier, ces nouveaux arrivants « n'ont trouvé que des parents originaires du Djolof » ; ces derniers facilitant notamment leur obtention d'un titre foncier. En diversifiant les produits vendus, ces anciens agriculteurs se sont transformés progressivement en d'importants commerçants de Kaolack.

*Ndangane* est une localité dominée (53%) par l'ethnie sereer (tableau 1). A l'origine, il s'agissait d'un débarcadère pour les pirogues et d'un fumoir pour sécher le poisson pêché dans îles du Saloum. Peu à peu, cet espace s'est transformé en lieu d'échanges commerciaux entre le Saloum et la ville de Kaolack, conduisant à une installation définitive des marchands sereer niominka, originaires du Saloum. Mais avec l'exode rural, d'autres populations sont venues s'établir dans le quartier, comme les wolofs Djolof-Djolof et Saloum-Saloum, les Peuls et les Toucouleurs. Du point de vue religieux, ce quartier se caractérise aussi par une population musulmane relativement hétérogène, composée de tidiane, de mouride et d'autres musulmans (principalement de la confrérie khadria). Enfin, la population de *Ndangane* est beaucoup plus instruite que celles des deux quartiers wolofs : 60% de personnes ont fréquenté l'école contre 44% à *Abattoirs* et 37% à *Touba-Kaolack* (tableau 1). Ces différences sont significatives (tableau 2). Ce quartier dispose en effet de trois écoles primaires, contrairement aux deux quartiers wolofs marqués par la faiblesse (une école primaire à *Abattoirs*) ou tout simplement l'absence d'infrastructures scolaires de base (à *Touba-Kaolack*).

*Dialègne* est caractérisée par la présence des Haalpoular (Toucouleurs et Laobés), même si cette ethnie ne représente que 27,5% de la population, derrière les wolofs majoritairement représentés (60%) (Tableau 1). Le quartier compte aussi des Sereer et des Bambara. L'activité du « daraal », le seul marché de bétail de la ville de Kaolack, contribue fortement à donner au quartier cette empreinte de l'ethnie Haalpoular<sup>5</sup>. Situé en périphérie de Kaolack, *Dialègne* s'est peuplé principalement à l'occasion de mobilités intra-urbaines. Le mode d'installation urbaine est en outre différent de celui des autres quartiers d'étude, puisque l'accès à la propriété foncière ne répond pas ici à un réseau ethnique, religieux ou géographique. Enfin, ce quartier se distingue par le niveau d'études de ses habitants. Les populations de *Dialègne* sont les plus scolarisées de la zone d'étude : 70% dont 34% de niveau secondaire/supérieur et 36% de niveau primaire (tableaux 1 et 2). Ce quartier se

<sup>4</sup> Serigne Bassirou Mbacké est un des fils de Cheikh Ahmadou Bamba (fondateur de la confrérie mouride) qui a été mandaté par son père pour se consacrer à la diffusion de la confrérie dans la région de Kaolack. Il est remplacé aujourd'hui par son fils qui joue le rôle de guide religieux et de chef coutumier dans le quartier marqué par son autonomie de gestion, à l'image de la ville de Touba selon les notables du quartier.

<sup>5</sup> Les Haalpoular sont par tradition une ethnie d'éleveurs, notamment de bovins.

caractérise par le développement des infrastructures éducatives de base : 3 écoles primaires, un collège d'enseignement secondaire, un bloc scientifique et technique, un jardin d'enfant, un foyer des jeunes, une proximité par rapport au lycée principal de la ville.

Les quartiers urbains de Dakar présentent des caractéristiques socio-démographiques et culturelles moins singulières que ceux de Kaolack. Sous l'effet des migrations internes, la population de l'agglomération Dakar/Pikine se caractérise par une très grande diversité ethnique. Tous les grands groupes ethniques y sont représentés : Wolof, Haalpoular, Soninké, Sereer, Diola, Manjack... Cette diversité ethnique se reflète au niveau de tous les quartiers de la capitale sénégalaise, avec cependant une dominante wolof plus marquée à *Thiaroye* (53%) et à *Guédiawaye* (47%). Par contre, *Grand-Yoff* est majoritairement peuplé de la catégorie Autres ethnies (40%), composée essentiellement par les Diola et les Manjack originaires de la région naturelle de Casamance.

*Grand-Yoff* est un quartier ouvrier (Tall, 1994), habité à l'origine par une population ayant été déguerpée des bidonvilles proches du centre ville de Dakar au début des années 1960. Cette installation collective d'individus de la même catégorie sociale a favorisé une certaine cohésion sociale au sein des premiers habitants du quartier. Selon E.S. Ndione (1993)<sup>6</sup>, l'organisation sociale et politique du quartier reprend plus ou moins les structures villageoises. En outre, les associations et les groupements de quartier se structurent autour de liens de parenté, qui relèvent soit de la lignée maternelle, soit de la lignée paternelle, et qui se définissent essentiellement par un esprit de solidarité active<sup>7</sup>. A cette population fondatrice, se sont greffés des néo-citadins d'origines diverses et des familles de migrants internationaux, essentiellement Manjack qui, par le biais de leur réseau, ont acheté collectivement des parcelles et construit des maisons<sup>8</sup>. Par contre, les quartiers de *Guédiawaye*, *Thiaroye* et *Diamaguène* dérivent de l'extension de la ville de Pikine formée suites aux vagues successives de déguerpissements des bidonvilles de Dakar (Salem, 1998). Quant aux Parcelles Assainies, situées à l'intersection des communautés urbaines de Dakar et de Pikine, elles résultent de la mise en place d'un vaste programme d'urbanisation initié avec l'aide de la Banque mondiale et destiné au logement des populations à faible revenu, exclus des politiques de logement planifié de la SICAP<sup>9</sup> et de la SNHLM<sup>10</sup> (Tall, 1994). On y rencontre néanmoins beaucoup de constructions cossues, édifiées dans les années 1980-90 par des migrants internationaux. Parcelles Assainies et, dans une moindre mesure, *Grand Yoff* ont été des zones de réinvestissements économiques pour les migrants partis notamment en Europe.

Toutes les confréries musulmanes du Sénégal et la religion catholique apparaissent également dans nos quartiers de Dakar. Il faut noter à ce niveau une plus forte concentration des membres de la confrérie mouride à *Thiaroye*, contrairement aux autres quartiers composés majoritairement de tidiane. Par ailleurs, les personnes non instruites sont plus nombreuses à *Thiaroye* (OR non ajusté=2,3 ; p<0,001) et à *Diamaguène* (OR non ajusté=1,9 ; p=0,008) que dans la population de *Grand-Yoff* (tableau 2). Par contre, la population des Parcelles Assainies est plus scolarisée que celle de *Grand-Yoff*. En outre, on observe beaucoup plus de ménages de grande taille (12 personnes et plus) à *Diamaguène* qu'à *Grand-Yoff* (OR non ajusté=4,3 ; p=0,034). Par rapport à *Grand-Yoff*, les autres quartiers de la capitale sénégalaise ne présentent pas de différences significatives en ce qui concerne l'activité économique et le statut migratoire du ménage.

Contrairement à Dakar et à Kalolack, la ville de Touba se distingue par son identité religieuse et symbolique : Touba est la ville sainte des Mourides. Le mouridisme est né en

<sup>6</sup> Ndione E.S., « Dakar. Une société en grappe », Karthala-Enda Graf, 1993.

<sup>7</sup> Ndione E.S., 1993, op.cit., p. 29.

<sup>8</sup> « Les migrants manjack établis en France ont effectué des achats en groupe auprès de vendeurs particuliers. Des îlots entiers leur ont été concédés... Ceci explique leur forte présence dans le quartier qui enregistrait traditionnellement une importante communauté de manjack », Tall, 1994, op.cit. p.143.

<sup>9</sup> Société Immobilière du Cap Vert.

<sup>10</sup> Société Nationale d'Habitat à Loyer Modéré.

«pays wolof» dans l'actuelle région de Diourbel. D'après plusieurs études (Cruise O'Brien, 1975, Diop, 1980, Copans, 1980, Schmidt di Freidberg, 1993, Guèye, 2002a, 2002b), cette confrérie musulmane constitue un système religieux fortement hiérarchisé et cloisonné, construit essentiellement autour de la relation fondamentale qui lit le disciple (taalibe) à son marabout (sërin). Ces liens d'allégeance sont mystiques, mais ils s'expriment aussi sur le plan économique par des dons au marabout (addy) et revêtent souvent un caractère d'obligation, marqué notamment par des prestations de travail sur les champs destinés au sërin (Copans, 1980 ; Diop, 1980). En contrepartie, le marabout guide son disciple vers Dieu et aide à son salut dans l'Au-delà. La confrérie mouride repose donc fondamentalement sur la vie communautaire de ses adeptes, organisée autour du « cheikh », au Sénégal comme à l'étranger.

De façon attendue, les quartiers de Touba indiquent une très forte homogénéité religieuse (mouride) et ethnique (Wolof). Plus de 90% des habitants sont wolofs et la presque totalité d'entre-eux sont mouride (tableau 1). Les quartiers de Touba se singularisent aussi par la très forte présence de personnes non instruites : plus de 90% de la population n'a jamais été à l'école. Du point de vue de l'activité économique, *Keur-Niang* et *Touba-Khaira*, ainsi que *Madiyana* et *Darou Miname 2*, abritent moins de salariés (essentiellement dans le commerce informel) que *Touba-Mosquée* et *Darou-Khoudoss*. En outre, la taille des ménages est moins élevée à *Keur-Niang* et *Touba-Khaira* qu'à *Touba-Mosquée* et *Darou-Khoudoss*. Les quartiers toubiens ne présentent pas de différences significatives par rapport au statut migratoire des ménages qu'ils abritent. Finalement, la faiblesse des contrastes entre les quartiers explique que nous ayons procédé au regroupement des entités les plus semblables.

Pour trouver la singularité des quartiers de Touba, il faut rappeler avec Guèye (2002a, 2002b) que la ville de Touba est la projection spatiale du mouridisme et de son organisation socio-religieuse. Selon cet auteur, cette organisation repose sur un encadrement maraboutique incarné par le Khalife général, mais qui s'étend sur plusieurs niveaux en dessous de l'institut khalifale, et notamment à l'échelle du quartier. En règle générale, les quartiers de la ville de Touba – que les habitants désignent sous le nom de village – sont créés par les descendants de Cheikh Ahmadou Bamba, fondateur du mouridisme. Le regroupement des disciples autour du marabout est le principal levier de la constitution des quartiers de Touba, chaque localité s'identifiant à la descendance du marabout fondateur et de ses disciples. De ce point de vue, le quartier est formé sur une base identitaire d'affiliation au même marabout ou au même lignage maraboutique perpétué sur plusieurs générations. Les quartiers de la ville de Touba et celui de *Touba-Kaolack* témoignent de cette identité socio-religieuse centrée sur la relation marabout-disciple ou lignage-disciple ; ils sont les territoires d'une mémoire sacrée et d'un attachement symbolique.

Cette singularité des quartiers d'étude est essentielle à la formulation de nos hypothèses. D'une part, l'hétérogénéité socio-culturelle des populations et la scolarisation relativement poussée telles que nous les avons observées dans certaines localités de Kaolack et de Dakar/Pikine constituent probablement des facteurs de distanciation des liens de type communautaire. Dans ce contexte, nous pouvons penser que les migrations internationales qui se développent à partir de ces localités répondent en partie à des logiques individuelles, ou tout au plus, à des stratégies au sein de la famille du migrant. En revanche, les dynamiques sociales, fondées sur l'appartenance ethnico-confrérique ou sur l'origine géographique, encore vivaces dans d'autres quartiers dakarois et kaolackois et dans les localités de la ville de Touba, devraient donner aux mouvements migratoires internationaux une dimension communautaire de quartier.

### **Données et méthode d'analyse**

Pour étayer notre propos, nous nous appuyons sur deux enquêtes. La première, réalisée dans les villes de Dakar/Pikine et de Touba, est une enquête par questionnaire

menée en 1997/98 auprès de 1713 ménages et 6311 individus migrants et non-migrants. Chaque quartier urbain a fait l'objet d'une enquête communautaire. L'échantillon a été établi à partir d'un sondage à deux degrés, stratifié au second degré sur le critère de la migration internationale. Cinq grands quartiers, à Dakar, et huit à Touba ont été couverts par l'enquête. Les informations collectées auprès des ménages portent essentiellement sur la situation économique du ménage et sur les conditions d'habitat. Au niveau individuel, les renseignements concernent la situation matrimoniale et professionnelle actuelle de l'individu et sur ses caractéristiques socio-démographiques. Certaines questions permettent également d'évaluer le capital social de l'enquêté. Le passé migratoire de l'individu est retracé en incluant aussi bien ses migrations à l'intérieur du Sénégal que ses migrations internationales. La composition du ménage est documentée, ainsi que la situation économique de l'individu juste avant la dernière migration internationale ou cinq ans avant l'enquête pour les non-migrants. Quatre modules renseignent sur le processus migratoire : i) les motifs de la migration, ii) les informations que les migrants possédés avant de migrer, iii) l'assistance qu'ils ont reçue au départ et dans le pays d'accueil et iv) leurs activités professionnelles en migration. Un dernier module porte sur les intentions relatives à une migration internationale future.

La seconde enquête a été réalisée en 1996/97 dans quatre quartiers de la ville de Kaolack, caractérisés par une forte émigration internationale. Dans ces quartiers, nous avons dénombré 2546 ménages, dont 39% sont des ménages migrants. A partir de cette base de sondage, 400 ménages ont été enquêtés et 4.044 individus recensés. Des informations démographiques, sociales et économiques ont été collectées pour chaque membre du ménage ainsi que des renseignements sur les conditions de vie familiale. Un questionnaire approfondi a été administré aux migrants internationaux de retour et aux émigrés de passage au moment de l'enquête. Il comportait six modules : i) biographie migratoire, ii) liens et contacts en pays d'accueil, iii) liens et contacts avec le pays et la région d'origine, iv) décision de partir, v) réseaux migratoires et assistance, vi) objectifs ou projets liés à la migration internationale et modalités de réinsertion.

En outre, les quatre quartiers ont fait l'objet d'une enquête qualitative, par le biais de deux grilles d'entretien semi-directif, l'une adressée à des informateurs clés (notables et autres chefs coutumiers ou religieux), et l'autre aux migrants internationaux de passage, soit un total de 48 entretiens. Ces entretiens ont permis de décrire l'histoire migratoire et sociale du quartier, son mode de fonctionnement et d'organisation ainsi que les rapports de voisinage entre les habitants. De même ces récits ont étayé les questions de la diffusion du phénomène migratoire à l'intérieur du quartier, des appuis et soutiens reçus, au départ et à destination, par un parent ou un ami du quartier et des transferts économiques et symboliques dans le quartier.

## **Deux concepts centraux : le quartier et la migration internationale**

Cette étude introduit un certain nombre de concepts, parfois spécifiques aux enquêtes, sur le quartier et sur la migration internationale.

La notion de quartier a traditionnellement fait l'objet d'analyse de géographes et de sociologues. Au sens étroit du terme, le quartier du géographe est défini comme une division administrative, une fraction d'espace urbain ou une unité géographique plus ou moins homogène. Pour certains sociologues ou anthropologues, le quartier est une aire d'interaction sociale intense, capable de manifester une appréciable autonomie sociale. Sous ce rapport, le quartier présente non seulement une dimension spatiale et fonctionnelle, mais aussi une dimension affective relevant de l'intensité et de la qualité des relations qui unissent l'espace et les individus, ainsi que les individus entre eux (Metton et Bertrand, 1974). A ce titre, le quartier revêt selon Di Méo (1994) une fonction territoriale qui relève d'une logique spatiale articulant les rapports sociaux. C'est une superstructure construite, produite et imagée dans le champ psychologique de l'individu, mais intelligible pour la collectivité en tant que représentation imprégnée d'informations et d'apprentissages sociaux.

Cette recherche s'appuie sur des données destinées principalement à saisir les dynamiques de l'émigration internationale qui se sont développées à partir des villes de Kaolack, Dakar et Touba. Ce faisant, toutes les enquêtes n'apportent pas la même précision dans la définition du quartier. Si à Kaolack et à Touba, les quartiers indiquent des identités spatiales, sociologiques et politiques reconnues par leurs habitants, les « quartiers » de Dakar/Pikine renvoient davantage à des subdivisions administratives plus larges, pouvant aller jusqu'à la commune urbaine (à l'exemple de Guédiawaye et Parcelles-Assainies).

Concernant la migration internationale, nous avons opté pour une définition classique qui repose essentiellement sur les critères usuels de lieu et de durée de résidence. Ainsi, la migration internationale consiste dans cette étude à quitter le Sénégal pendant une période continue ou non d'au moins un an (enquête DEmlS) ou six mois (enquête DEmlK) et à résider (ou avoir l'intention de résider) dans un seul et même pays étranger. Afin de caractériser la migration internationale récente, nous avons particulièrement documenté, dans l'enquête DEmlS les migrations survenues au cours des dix dernières années ayant précédé les enquêtes (1988-1997). A partir de cette conception du phénomène migratoire international, les termes de migrant, de migrant de retour et de non-migrant ont été définis<sup>11</sup>.

Nos analyses des déterminants contextuels et socioculturels de la migration s'appuient en grande partie sur les migrants qui ont quitté le Sénégal au cours des dix ans précédant les enquêtes et sur les non-migrants internationaux. La migration internationale récente constitue donc la variable dépendante du modèle statistique. L'évaluation des dynamiques migratoires de quartier a été réalisée à partir de régressions logistiques binaires. Trois modèles sont considérés : un modèle pour les quartiers d'étude de l'agglomération de Dakar (n=485), un pour ceux de la ville sainte de Touba (n=619) et un pour les localités de la ville de Kaolack (n=2365). Les variables d'analyse contenues dans ces modèles statistiques sont présentées dans la section suivante

## **Les modèles explicatifs**

Les modèles d'analyse de la migration internationale s'inscrivent de plus en plus dans le cadre de théories systémiques qui considèrent la migration comme un processus dynamique, relevant de la combinaison et de l'interdépendance de plusieurs paramètres (économiques, politiques, socioculturels, environnementaux, informationnels), liant les pays d'origine aux pays de destination, et renvoyant aussi bien aux logiques individuelles ou familiales que du milieu (Fawcett, 1989 ; Boyd, 1989 ; Zlotnik, 1992, Bilsborrow et Zlotnik, 1994 ; Simmons, 2002). Le système migratoire ainsi considéré, constitue plus un cadre de pensée qu'un outil d'analyse (Lalou et Ndione, 2004). Nous nous inscrivons dans cette optique.

Nous avons essayé d'intégrer dans les modèles statistiques des variables qui rendent compte des dimensions économiques, contextuelles de quartier et socioculturelles de la migration internationale. Dans la mesure où l'univers constitué par les quartiers d'étude est intégré dans un même espace économique et social – celui de chaque ville –, nous avons opté pour une analyse stratifiée par zone urbaine, afin de mieux appréhender les interactions entre les caractéristiques locales et les dynamiques migratoires. Ainsi, nous avons envisagé, pour un même espace urbain, les facteurs associés à la migration internationale au niveau de l'individu, du ménage et du quartier.

Selon cette approche, nous avons apprécié les effets spécifiques du capital social sur la probabilité de migrer à l'étranger, en contrôlant certaines caractéristiques socio-démographiques des individus et du ménage relevant du capital économique et du capital humain.

---

<sup>11</sup> Pour plus de précisions sur les définitions de la migration, voir Robin et col., 1999. On pourra également consulter le site web du programme, url : <http://www.nidi.nl/pushpull>.

Le capital social est défini comme l'ensemble des ressources dont disposent les individus sous forme de relations sociales au sein de groupes, qu'il s'agisse de groupe familial, d'amis ou de communauté d'appartenance, et qu'ils mobilisent pour atteindre un objectif spécifique (Coleman, 1988). Le capital social renvoie donc en grande partie à la notion de réseau ; ce réseau pouvant se construire à partir d'acteurs sociaux de même parenté, de voisinage, de même ethnie ou de même religion.

Nous avons tout d'abord considéré la présence de parents, de frère et de sœurs à l'étranger comme expression du réseau de parenté, pour les zones de Dakar et de Touba<sup>12</sup>. La modalité « absence de parent à l'étranger » représente la situation de référence.

Par ailleurs selon plusieurs auteurs, les tendances récentes de la migration internationale au Sénégal sont marquées par une participation accrue des Wolof et des Mourides dans les flux migratoires jusque là dominés par les Haalpoular et les Soninké (Robin et col. 1999 ; Tall, 2002 ; Lalou et Ndione, 2004). Pour cette raison, l'ethnie et la religion ont été introduites dans les modèles statistiques comme indicateurs du réseau social, avec comme référence les non wolofs pour l'ethnie et les non mourides pour la religion.

Enfin, pour évaluer l'effet du réseau de voisinage sur la probabilité de migrer à l'étranger, nous avons pris en compte l'appartenance au même quartier. Dans cette perspective, le quartier est considéré comme le lieu de socialisation de l'individu, un espace d'interaction sociale intense résultant d'un vécu commun et traduisant un ensemble de valeurs qui expriment une certaine physionomie propre. Ces variables se traduisent en terme de mode de vie, de structures sociales et de liens socio-économiques et culturels tissés entre ses habitants depuis des générations. De ce point de vue, le quartier reflète une expression spatiale du réseau migratoire, en même temps qu'il renvoie à un territoire transformé par les investissements économiques, sociaux et symboliques des migrants qui, en retour, favorise la diffusion du comportement migratoire. Cette information doit évaluer dans quelle mesure le quartier favorise la migration internationale, en tant que pôle de départ et de retour temporaire et définitif, mais aussi en tant qu'espace de réinvestissement économique et symbolique des migrants internationaux. Le quartier d'Abattoirs est considéré comme référence dans le modèle de Kaolack tandis que nous avons pris Grand-Yoff et Darou Khoudoss respectivement pour Dakar et Touba.

Le capital humain<sup>13</sup> est exprimé dans les modèles par le niveau d'instruction. Nous comparons à cet égard les niveaux d'instruction des migrants enquêtés avant migration et des non-migrants. Les personnes instruites constituent notre population de référence. A cette variable, nous avons ajouté l'apprentissage professionnel, exprimée aussi sous forme dichotomique. Celle-ci recouvre la catégorie des petits métiers de l'artisanat et du commerce en général. Du moment que les secteurs d'insertion des migrants dans les pays d'accueil se réduisent de plus en plus à des emplois souterrains, on devrait s'attendre à ce que l'apprentissage professionnel notamment dans l'informel augmente la propension à migrer à l'étranger. Les individus n'ayant pas appris un métier sont considérés comme population de référence dans les modèles.

Le capital économique est introduit dans les modèles à l'échelle individuelle par le type d'activité économique. Nous avons distingué les actifs et les non actifs, la situation de référence étant constituée par les non actifs. A l'échelle familiale, nous avons retenu le niveau de vie économique du ménage pour le modèle de la zone de Kaolack. Cet indicateur socio-économique a été construit selon la « méthode des scores » à partir de la possession de biens (téléphone, télévision, réfrigérateur, chaîne HIFI, magnétoscope, salon, motocyclette, voiture). Deux modalités ont été retenues : la classe des ménages pauvres et

<sup>12</sup> Cette information n'est pas disponible pour les quartiers de Kaolack (enquête DEmIK).

<sup>13</sup> Le capital humain se définit par l'ensemble des connaissances, des compétences et des aptitudes que les individus possèdent et qu'ils mettent en œuvre pour parvenir à un objectif économique ou social (Lalou et Ndione, 2004, op.cit.)

celle des ménages plus aisés (« riches »). Pour les zones de Dakar et Touba, nous avons considéré la proportion d'actif dans le ménage, en distinguant les ménages de 30% d'actif et plus et les ménages de moins de 30% d'actifs. Cette dernière modalité a été retenue comme référence dans les modèles.

Au rang des autres variables de contrôle, nous avons pris en compte l'âge, le sexe et le statut matrimonial<sup>14</sup>, trois caractéristiques socio-démographiques signalées par la littérature comme fortement associées à la migration internationale.

### ***La migration internationale à l'échelle du quartier : des effets de proximité***

Les analyses multivariées évaluent les associations statistiques entre les variables indépendantes et la migration internationale récente, lorsque celles-ci sont en interaction avec la zone d'enquête : Dakar/Pikine, Kaolack et Touba. De manière générale, on constate, avec les tableaux 3 et 4, que le gain de vraisemblance obtenu par la dérivation de la fonction varie, selon les modèles, entre 27 et 52% (pseudo R<sup>2</sup>) et que les modèles ajustent correctement les données observées (voir test d'ajustement H&L).

### **Quitter la ville pour l'étranger : des stratégies différentes à Dakar, Touba et Kaolack**

La plupart des variables introduites dans les modèles de Dakar et de Touba ont déjà fait l'objet d'une analyse antérieure (Lalou et Ndione, 2004). Par rapport à ces modèles initiaux, l'introduction de la variable « quartier de résidence » n'a pas d'effet modificateur sur la signification et le sens des autres associations statistiques. Globalement, il résulte de ces analyses qu'à Dakar et à Touba, le migrant est un jeune, âgé de 18 à 29 ans (tableau 3). L'âge est aussi associé à la migration internationale récente dans l'agglomération kaolackoise. Le risque de partir vivre à l'étranger est moins élevé chez les personnes âgées de 30 ans et plus que dans la frange de la population d'âge compris entre 15 et 19 ans (tableau 4). Ce résultat confirme ce que les recherches signalent déjà largement : le migrant international, notamment ouest-africain, est une personne jeune, âgée de 20 à 35 ans. Cependant, contrairement à Touba et à Kaolack où les hommes émigrent plus que les femmes, le modèle de Dakar ne présente pas de différences significatives entre les deux sexes.

En revanche, à l'inverse à ce que l'on observe habituellement dans la littérature, l'instruction ne favorise pas la migration récente à Dakar. A Touba et dans une moindre mesure à Kaolack, nous observons une relation inverse à celle habituellement décrite dans la littérature. Les individus qui n'ont jamais fréquenté l'école ont plus de chance de migrer que ceux qui sont scolarisés (Tableau 3). Ce résultat s'explique sans doute par le fait qu'aux mouvements migratoires traditionnels et anciens des Soninké et des Haalpoular insérés dans les industries (notamment françaises) et des étudiants partis pour une formation supérieure (une situation fréquente dans l'enquête de Dakar), il faut ajouter maintenant les déplacements des marchands ambulants qui investissent le commerce de rue dans les pays d'accueil. La plupart des sénégalais partis à l'étranger dans les années 1980-90 intègrent un secteur d'activité (commerce informel) qui ne nécessite aucune formation spécifique. Ainsi, les migrants poursuivent au moins au début de leur séjour à l'étranger, les mêmes types d'activités professionnelles que celles menées avant leur départ du Sénégal.

---

<sup>14</sup> La variable « statut matrimonial » n'a pas été introduite dans le modèle de Kaolack, cette information n'étant connue qu'au moment de l'enquête (et pas avant départ à l'étranger pour les migrants).

**Tableau 3. Facteurs associés à la migration internationale survenue au cours de 10 années précédant les enquêtes. Régressions logistiques binaires. Enquête DEMIS, 1997/98.**

Caractéristiques	Dakar / Pikine			Touba		
	OR	p	Intervalle de confiance	OR	p	Intervalle de confiance
<b>Sexe (réf. hommes)</b>	1,00			1,00		
femmes	0,78	0,737	0,189 - 3,257	0,15	0,004	0,040 - 0,536
<b>Groupes d'âges (réf. 18-29 ans)</b>	1,00			1,00		
30-44 ans	0,25	0,012	0,087 - 0,742	0,11	0,000	0,041 - 0,272
45 ans et plus	0,03	0,000	0,005 - 0,145	0,01	0,000	0,004 - 0,044
<b>Statut matrimonial (réf. non célibataire)</b>	1,00			1,00		
célibataire	2,07	0,160	0,751 - 5,722	4,72	0,002	1,745 - 12,753
<b>Lieu de naissance (réf. n'est pas né dans la zone d'étude)</b>	1,00			1,00		
Est né dans la zone d'étude	8,56	0,000	3,705 - 19,781	0,68	0,353	0,299 - 1,540
<b>Niveau d'études (réf. a fréquenté l'école)</b>	1,00			1,00		
n'a jamais été à l'école	1,60	0,234	0,738 - 3,479	4,06	0,021	1,230 - 13,385
<b>Ecole religieuse (réf. n'a pas été à l'école religieuse)</b>	1,00			1,00		
a été dans une école religieuse	0,31	0,037	0,102 - 0,931	1,00	0,998	0,386 - 2,583
<b>Apprentissage professionnel (réf. pas d'apprentissage professionnel)</b>	1,00			1,00		
A fait un apprentissage	2,78	0,076	0,900 - 8,604	1,10	0,817	0,477 - 2,556
<b>Ethnie (réf. Sereer pour Dakar et non wolof pour Touba)</b>	1,00			1,00		
Haalpoular	2,02	0,505	0,257 - 15,823			
Wolof	3,78	0,039	1,068 - 13,402	4,38	0,063	0,921 - 20,843
Autres ethnies	2,76	0,162	0,666 - 11,468			
<b>Religion (réf. non mouride)</b>	1,00					
Mourides	1,12	0,796	0,462 - 2,734			
<b>Réseau familial (réf. absence de parents à l'étranger)</b>	1,00			1,00		
Parents (père, mère, frères et sœurs présents à l'étranger)	1,38	0,528	0,506 - 3,765	4,86	0,000	2,016 - 11,717
<b>Type d'activité (réf. inactivité ou travail temporaire)</b>	1,00			1,00		
Travail permanent	0,25	0,007	0,093 - 0,684	0,63	0,331	0,242 - 1,613
<b>Proportion d'actifs dans le ménage (réf. moins de 30% d'actifs)</b>	1,00			1,00		
30% d'actifs et plus	0,54	0,227	0,202 - 1,460	0,06	0,000	0,030 - 0,142
<b>Quartiers (quartier de dakar / quartier de Touba) (réf. Grand Yoff pour Dakar et Darou Khoudoss pour Touba)</b>	1,00			1,00		
Parcelles Assainies / Touba Mosquée	2,44	0,253	0,528 - 11,302	0,77	0,581	0,299 - 1,967
Thiaroye / Keur Niang	1,34	0,726	0,260 - 6,896	0,60	0,430	0,170 - 2,125
Guédiawaye / Touba Guédé	4,43	0,016	1,316 - 14,907	0,38	0,200	0,088 - 1,665
Diamaguène / Darou Miname 2	4,09	0,017	1,290 - 12,950	0,73	0,549	0,255 - 2,065
/ Touba Khaïra				1,36	0,607	0,424 - 4,350
/ Guédé Bousso				1,51	0,534	0,410 - 5,588
/ Madyana				0,41	0,109	0,134 - 1,223
Observations		485			615	
Pseudo R <sup>2</sup>		0,4821			0,5218	
Test d'ajustement du modèle						
Chi <sup>2</sup> de Hosmer et Lemeshow		6,18			7,01	
Prob>Chi <sup>2</sup>		0,6272			0,5353	

Des écarts entre les zones d'étude de Dakar et de Touba sont également observés par rapport au statut matrimonial. Le célibat favorise, comme il est attendu, la migration internationale à Touba tandis qu'à Dakar, cette caractéristique n'est pas associée au comportement migratoire. Par ailleurs, certains indicateurs du capital social, indiquent un effet sur la propension à émigrer divergent entre les trois villes. A Dakar, les Wolofs ont une probabilité de migrer plus grande à l'étranger que les autres ethnies (OR=3,8 ; p=0,039). Nous n'observons pas cette association à Kaolack ; tandis qu'à Touba l'homogénéité ethnique de sa population (voir tableau 1) explique sans doute ce défaut d'association statistique. Contrairement à l'ethnie, la confrérie religieuse ne détermine pas la migration internationale dans les trois zones. En revanche, la présence de parents proches (père, mère, frères et sœurs) est associée de façon positive à la migration internationale à Dakar et à Touba. Cependant, cette association n'est significative que dans la ville du mouridisme (OR=4,9 ; p<0,001). Le réseau familial semble donc, plus à Touba qu'à Dakar, jouer sur la décision de migrer à l'étranger.

La dimension familiale du processus migratoire s'exprime aussi d'un point de vue économique, au travers de la proportion d'actifs au sein du ménage à Dakar et à Touba.

Dans la ville sainte, la propension à émigrer est plus élevée dans les ménages de moins de 30% d'actifs que dans les autres ménages. Cette association n'est pas significative à Dakar. En revanche, on notera qu'à Dakar la migration internationale est déterminée par la situation professionnelle de l'individu. Les Dakarais n'exerçant pas d'activité économique ou travaillant de façon temporaire ont une probabilité plus grande de migrer à l'étranger que les personnes bénéficiant d'un travail permanent. A Touba, cette caractéristique n'est pas associée de façon significative à la migration internationale récente.

**Tableau 4. Facteurs associés à la migration internationale survenue au cours des 10 années précédant l'enquête. Régressions logistiques binaires. Enquête DEmlK, 1997.**

Caractéristiques	OR	p	Intervalle de confiance
<b>Sexe</b> (réf. femmes)	1,00		
hommes	8,15	-	3,83 - 17,35
<b>Groupes d'âges</b> (réf. 15-19 ans)	1,00		
20-29 ans	1,87	0,064	0,96 - 3,65
30 ans et plus	0,15	0,010	0,16 - 0,78
<b>Niveau d'études</b> (réf. a fréquenté l'école)	1,00		
n'a jamais été a l'école	1,69	0,050	0,99 - 2,87
<b>Apprentissage professionnel</b> (réf. pas d'apprentissage professionnel)	1,00		
A fait un apprentissage	2,02	0,004	1,24 - 3,28
<b>Ethnie</b> (réf. non wolof)	1,00		
wolof	0,98	0,939	0,53 - 1,80
<b>Religion</b> (réf. Non mouride)	1,00		
Mourides	0,78	0,426	0,43 - 1,43
<b>Type d'activité</b> (réf. inactivité)	1,00		
activité	2,37	0,003	1,33 - 4,22
<b>Richesse du ménage</b> (réf. Ménages aisés)	1,00		
ménages pauvres	3,58	0,001	1,65 - 7,76
<b>Quartiers</b> (réf. Abattoirs)	1,00		
Ndangane	3,35	0,004	1,48 - 7,61
Dialègne	3,07	0,005	1,41 - 6,69
Touba-Kaolack	3,34	0,005	1,44 - 7,76
Observations		2365	
Pseudo R <sup>2</sup>		0,2651	
Test d'ajustement du modèle			
Chi <sup>2</sup> de Hosmer et Lemeshow		4,17	
Prob>Chi <sup>2</sup>		0,8417	

Nous retrouvons cette dimension économique de la migration à Kaolack, à la fois à l'échelle de l'individu et du ménage (tableau 4). L'apprentissage d'un métier dans le secteur informel contribue à la propension à émigrer de l'individu (OR=2,0 ; p=0,004). Ce résultat ne doit pas surprendre ; il confirme même les observations réalisées par plusieurs études (Bava, 2002 ; Schmidt di Friedberg, 1993 ; Ebin, 1993). La dégradation du marché de l'emploi dans les pays d'accueil conjuguée, dans les pays du Nord, au statut de clandestin

d'un nombre croissant de migrants, a en effet conduit à un ajustement sectoriel de l'emploi étranger différent de celui des nationaux. Avec le rétrécissement du marché de l'emploi dans les pays d'accueil (notamment en Union européenne), les migrants ont eu ainsi tendance à se replier sur des activités « informelles » (artisanat et commerce), pour lesquelles ils disposaient déjà d'une expérience et de compétences. En reproduisant à l'étranger les activités de commerce qu'ils menaient au Sénégal, les candidats à la migration trouvent donc avec l'apprentissage professionnel un atout à la migration internationale. De même, nous observons que la migration internationale des Kaolackois est déterminée par l'activité économique. La probabilité de migrer à l'étranger est plus grande chez les personnes exerçant une activité économique que parmi les individus sans travail. Par rapport aux non actifs, l'avantage des actifs est de 2,4 ( $p=0,003$ ). Enfin nous notons, à l'échelle du ménage, que le risque de migrer à l'étranger est plus élevé dans les ménages pauvres que parmi les ménages « non-pauvres » ( $OR=3,6$  ;  $p=0,001$ ).

La confrontation de ces derniers résultats montre qu'à Kaolack comme à Dakar et à Touba, la migration internationale est une réponse à la précarité économique. Cependant, cette précarité semble relever de l'individu à Dakar tandis qu'à Touba et à Kaolack, elle relève davantage de la famille. Dans les villes du bassin arachidier, la décision de migrer est de nature plus collective et se négocierait alors de manière tacite, sur la base d'un arrangement économique entre membres de la famille. A Dakar par contre, elle paraît relever plus de l'individu. C'est surtout au regard de leur position économique que les Dakarais portent leur choix sur l'émigration. Cependant, s'il est clair que la migration internationale répond à Dakar à une logique plutôt individuelle, cela ne signifie pas que la migration soit totalement individuelle ou d'aventure. Les coûts et les risques de la migration internationale nécessitent que les migrants s'appuient sur des réseaux. A Dakar et à Kaolack, ces réseaux trouvent en partie leur expression dans l'appartenance au même quartier de départ.

### **Les quartiers des migrants de retour : une incitation à partir ?**

Une fois ces facteurs contrôlés, les espaces urbains de Dakar et de Kaolack signalent un effet de quartier significatif. Les quartiers de Dakar sont tous associés de façon positive à la migration internationale récente, par rapport au quartier de référence qu'est Grand-Yoff. Cependant, cette association n'est significative que pour Diamaguène ( $OR=4,1$  ;  $p=0,017$ ) et Guédiawaye ( $OR=4,4$  ;  $p=0,016$ ). A Kaolack, la probabilité de migrer à l'étranger est plus grande à Ndangane ( $OR=3,35$  ;  $p=0,004$ ), à Dialègne ( $OR=3,07$  ;  $p=0,005$ ) et à Touba-Kaolack ( $OR=3,34$  ;  $p=0,005$ ) que dans le quartier d'Abattoirs (tableau 4). A Touba, en revanche, le quartier de résidence n'est jamais associé à la migration internationale récente (tableau 3). Par ailleurs, l'effet de voisinage, tel qu'on peut le relever dans les quartiers de Dakar et à Kaolack, semble agir sur la propension à émigrer de l'individu, selon des logiques sociales et spatiales différentes. Les paragraphes suivants tentent d'interpréter ces associations statistiques, sous l'éclairage notamment d'entretiens menés auprès de migrants.

Signalons tout d'abord que, contrairement à l'hypothèse des causes cumulatives (Massey et col., 1998), la migration internationale ne paraît pas répondre systématiquement à un effet de diffusion. A Dakar, Grand-Yoff et Parcelles Assainies sont, avec le quartier des Almadies, d'importants espaces de réinvestissement des migrants internationaux, notamment dans l'immobilier (Tall, 1994). Ces réalisations souvent fastueuses, effectuées dans les années 1970 à Grand-Yoff et dans les années 1980 aux Parcelles Assainies, témoignent de ces premières vagues migratoires. Pourtant, cette transformation du paysage urbain ne s'est pas traduite par une augmentation de la propension à émigrer des populations de ces localités. Aux Parcelles Assainies et à Grand-Yoff, respectivement 3,8% et 4,6% des Dakarais de naissance (âgés de 18 ans et plus) ont migré après 1987, alors qu'à Diamaguène et à Guédiawaye, cette proportion est supérieure et avoisine les 15%.

Pour autant, il ne faudrait pas rejeter complètement l'influence que peut exercer la perception de la prospérité économique des migrants sur les intentions des non-migrants. A Touba comme à Kaolack (Touba-Kaolack) et sans doute à Guédiawaye, la migration a eu un impact réel dans ces quartiers. La ville sainte est pour les migrants internationaux, comme pour bien d'autres mourides, un espace essentiel à leurs investissements économiques, sociaux et symboliques. Les migrants y construisent de très luxueuses résidences, financent l'édification de l'hôpital et sont d'importants donateurs de la grande mosquée. Dans cette perspective, on notera que près de 10% des Toubiens de naissance, âgés de 18 ans et plus, ont migré après 1987, soit dans une proportion semblable à celle des non-natifs de Touba. A Kaolack, l'espace urbain du quartier de Touba-Kaolack s'est métamorphosé du fait des nouvelles constructions immobilières réalisées par les émigrés, mais également de leurs investissements économiques (achat de véhicules de transport, ouverture de magasins de commerce) et sociaux (prise en charge des familles, rénovation de mosquée, achat de poteaux pour l'électrification des maisons et la mise sur réseau téléphonique). Cette modification des conditions économiques et sociales a donné au quartier une nouvelle image et suscité la migration d'autres ressortissants. C'est ce qu'expriment les deux témoignages suivants.

#### **Migrant n°1 en Espagne, originaire de Touba-Kaolack**

*« La migration a un réel avantage pour le quartier parce qu'avant la migration, il n'y avait pratiquement pas de bâtiments modernes dans le quartier. Je peux vous affirmer qu'avant la migration des jeunes du quartier, nos parents vivaient dans des maisons traditionnelles. Les belles constructions que vous voyez dans le quartier ont été réalisées en grande partie grâce à la migration. La migration a un impact réel et positif dans le quartier. »*

#### **Migrant n°2 en Espagne (Majorque et Ibiza), originaire de Touba-Kaolack**

*« Les changements induits par la migration internationale font que la plupart des jeunes du quartier veulent partir à l'étranger. Les discussions entre amis tournent souvent autour de la migration, comment faire pour partir. Ils ne savent pas qu'actuellement les conditions d'immigration en Europe sont très difficiles. Les jeunes du quartier ne voient en la migration qu'une bonne chose à cause des réalisations faites par ceux qui sont partis. Moi, c'est ce qui m'est arrivé. A l'âge de 19-20 ans, je n'avais qu'une chose en tête : partir à l'étranger. Pourtant, j'avais du travail parce que mon père faisait de l'import-export (...). J'avais beaucoup d'amis à l'étranger et je voulais faire comme eux. C'est ce qui m'a poussé à partir. »*

Dans ces exemples, le quartier favorise non seulement une aspiration à migrer, par la proximité spatiale qu'il permet avec les retombées économiques de la migration, mais il facilite aussi l'identification sociale des non-migrants avec ceux partis à l'étranger. Le quartier, transformé par la migration, fait donc naître le rêve du voyage et fournit la preuve que ce rêve est accessible aux résidents du quartier. Mais entre le rêve et la réalité, il y a souvent les réseaux familial et social qui participent à la mise en œuvre du projet migratoire. Là également, le quartier est un espace privilégié à l'intérieur duquel s'expriment les solidarités.

#### **Quand le quartier ségrège le réseau migratoire**

A Dakar comme à Kaolack, le quartier, lorsqu'il agit sur la probabilité à migrer, indique également fortement l'effet d'une proximité sociale, particulièrement au moment de la construction du projet migratoire. Cette proximité sociale s'exprime généralement à l'intérieur de réseaux sociaux, qui selon les contextes locaux, se fondent sur l'appartenance à un même groupe ethnique, religieux ou géographique (même village d'origine). La migration internationale à Touba répond également à cette logique, mais sans que pour autant celle-ci s'inscrive à l'intérieur de quartiers spécifiques.

Le quartier de Diamaguène ne présente pas une identité religieuse ou ethnique fortement marquée, même si les tidianes forment la presque majorité de la population (tableau 1). En outre, plus de la moitié (61%) des personnes enquêtées, âgées de 18 ans et plus, sont nées dans la région de Dakar. Dans ce quartier, le phénomène migratoire apparaît moins puissant à partir du début des années 1990, puisque seulement un tiers des migrants recensés sont partis après 1987. La migration récente présente néanmoins un visage nouveau, avec la participation plus forte des wolof et des mourides. Ces deux catégories sont ainsi 2 fois plus susceptibles de migrer à l'étranger après 1987, qu'avant cette date. Une évolution que nous ne retrouvons pas aussi nettement dans les autres quartiers de Dakar. Enfin, la migration récente est dans ce quartier orientée principalement vers l'Italie, puis que près d'un tiers des migrants récents (29%) de Diamaguène ont choisi cette destination. Ils sont presque deux fois moins nombreux à partir pour ce pays dans les autres quartiers enquêtés. Ces quelques éléments, bien que sommaires, signalent l'existence probable d'un réseau migratoire qui relie des individus sur leur appartenance ethnique (ou religieuse) ; le quartier produisant ici une proximité géographique qui augmente la capacité des membres du réseau à diffuser des informations et des pratiques. Comme nous le verrons plus clairement avec des exemples kaolackois, le quartier peut constituer aussi, dans ce schéma migratoire, un territoire-référence qui, en migration, rassemble ses ressortissants et les rend plus solidaires.

Les quartiers d'Abattoirs et de Touba-Kaolack présentent une configuration assez similaire à celle de Diamaguène. Précisons ici notre intérêt pour le quartier d'Abattoirs. L'analyse multivariée indique, toutes choses égales par ailleurs, que les habitants de ce quartier ont une probabilité de migrer à l'étranger plus faible qu'ailleurs à Kaolack. Cependant, des analyses (non présentées ici) sur la probabilité de migrer après 1980 indiquent une plus grande progression du phénomène migratoire dans le quartier d'Abattoirs, jusqu'à l'effacement des disparités inter-quartiers. C'est au regard de cette tendance récente que nous proposons d'interpréter l'effet de quartier à Abattoirs.

Les populations d'Abattoirs et Touba-Kaolack, rappelons-le, sont marquées par une forte homogénéité ethnique (plus de 80% de Wolof dans ces deux quartiers) et religieuse (80% de Tidianes à Abattoirs et 90% de Mourides à Touba-Kaolack). Comme à Touba-Kaolack, les courants migratoires développés par les Wolof d'Abattoirs, surtout après le milieu des années 1980, sont principalement orientés vers les pays du Nord et particulièrement vers l'Italie et l'Espagne. Cette correspondance entre un territoire, une ethnie et une confrérie constitue sans doute un des ressorts de la dynamique de quartier ; la cohésion sociale du groupe se renforçant par la proximité spatiale des membres. Dans ces deux quartiers, les migrants et les non-migrants partagent les mêmes origines sociale et culturelle, la même enfance, les mêmes lieux de vie. Dans ces circonstances, il est naturel que le réseau migratoire s'appuie aussi sur le voisinage. Un migrant d'Abattoirs, parti en Italie, l'exprime ainsi :

*Nos parents et nos grand-frères Djolofs-Djolofs ont toujours vécu côte à côte. Nous avons tous grandi ensemble sur le même principe et avec le même esprit de solidarité et de bon voisinage. J'ai vu que la plupart des jeunes du quartier qui sont partis à l'étranger ont pu réaliser, en l'espace de 3 ou 4 années d'émigration, des choses que je ne pourrais jamais réaliser en restant ici. En plus, la plupart de mes amis d'enfance sont en Italie. Ce sont les raisons qui m'ont poussé à immigrer dans ce pays. Là-bas, je partage un logement avec mon ami d'enfance et d'autres ressortissants du quartier. Nous pratiquons presque tous le commerce de rue.*

Les candidats à la migration trouvent dans le voisinage d'abord les informations nécessaires à réduire les incertitudes du projet migratoire. Mais lorsque les migrants ne sont pas précédés par des membres de leur famille, comme c'est souvent le cas quand les flux migratoires sont récents, le quartier peut devenir aussi l'élément fédérateur d'une filière migratoire. Selon un migrant de Touba-Kaolack, installé en Espagne (Ibiza) :

*La migration est relativement importante dans le quartier. Si je prends le cas de l'immigration en Espagne, nous sommes 6 amis d'enfance du quartier à s'établir en premier à Ibiza. Nous avons grandi tous les six ensemble dans le même coin du quartier. Il y a d'autres jeunes de notre génération qui sont partis s'installer en Italie.*

Les migrants ressortissants d'un même quartier apportent finalement aux nouveaux arrivés l'appui nécessaire à leur insertion résidentielle et professionnelle. Comme l'exprime un migrant en Italie, originaire de Touba-Kaolack, les ressortissants du quartier d'origine forment souvent un premier réseau d'accueil à l'étranger.

*Je connaissais des ressortissants du quartier qui vivaient en Italie. Il y'avait mes amis d'enfance et d'autres jeunes du quartier là-bas. L'entraide entre les amis d'un même quartier, c'est plus à l'étranger que ça se fait. (...) A mon arrivée, ce sont mes amis d'enfance du quartier qui m'ont accueilli, m'ont hébergé et m'ont montré le chemin à parcourir pour la vente ambulante. Cela veut dire que moi, je suis commerçant et je ne connais que le commerce. Les gens que j'ai trouvés là-bas faisaient du commerce à mes côtés avant de partir, ici au marché Ocas du quartier. C'est un à un que nous sommes tous partis en Italie.*

A Touba-Kaolack, cette appartenance au quartier s'ajoute et renforce l'appartenance à la même confrérie. Dans le quartier d'origine comme en migration, la cohésion sociale du groupe se forge autour de trois éléments identitaires intégrateurs : le territoire (Touba-Kaolack), l'ethnie wolof et la confrérie mouride.

La migration internationale à Touba sollicite également des solidarités à l'intérieur du système confrérique mouride. Nous avons pu noter ainsi que les migrants enquêtés à Touba déclarent dans 68% des cas des personnes non apparentées parmi les membres de leur réseau d'accueil. A Dakar, cette proportion n'est que de 26%. Les personnes sans liens de parenté qui ont aidé les migrants internationaux de Touba appartiennent pour 80% d'entre-elles à la confrérie mouride. De plus, au moment de partir, les migrants de Touba ne rejoignent que très exceptionnellement leur conjoint, leurs enfants ou leurs parents. Enfin, en terme d'effectifs, on observe que les migrants de Touba sont accueillis en moyenne par près de deux personnes sénégalaises n'appartenant pas à la famille au sens large. Cet effectif moyen est quatre fois inférieur (0,5 personne) parmi les migrants récents originaires de Dakar/Pikine. La dimension communautaire du réseau est donc essentielle à Touba.

Tous les quartiers de Touba n'ont pas la même histoire, même si chacun d'entre eux plonge dans l'histoire commune du mouridisme (Guèye, 2002a, 2002b). L'évolution de chaque « village » est liée à la destinée d'une lignée maraboutique. Leurs populations souvent originaires des mêmes villages sont dévouées au marabout du quartier. Néanmoins, au regard de la migration internationale, il semble que l'organisation sociale des mourides transcende ces particularités locales et que tous les Toubiens répondent d'une même logique migratoire. De ce point de vue, il y a incontestablement une unicité de Touba.

### **Des quartiers aux influences plus ténues**

A l'opposé de ces configurations, nous trouvons des quartiers migrants qui n'ont pas une identité sociale très marquée, construite à partir d'un référent communautaire fort. Ils s'appréhendent davantage comme un fragment urbain et leurs rôles dans la migration de leurs ressortissants en sont moins explicites. Les quartiers de Guédiawaye et de Dialègne peuvent être considérés dans cette catégorie.

Le quartier de Guédiawaye ne présente pas une unité religieuse ou ethnique, même si les wolof forment la presque majorité de la population (tableau 1). En outre, plus de la moitié (57%) des personnes enquêtées, âgées de 18 ans et plus, sont nées dans la région de Dakar. Dans ce quartier, le phénomène migratoire est plutôt récent, puisque 50% des migrants recensés sont partis après 1987. Cependant, contrairement au quartier de Diamaguène, la migration internationale concerne ici presque toutes les ethnies et les confréries religieuses. Comme les migrants wolof, les migrants sereer et manjaak sont partis

en grande majorité à la fin des années 1980. De même, et à l'instar des mourides, plus de 40% des migrants tidianes (principale confrérie) sont allés vivre à l'étranger au cours des dix années précédant l'enquête ; cette proportion n'est que de 22% à Diamaguène. Enfin, nous notons que seulement 33% des migrants en Italie sont mourides, contre 60 à 80% dans les autres quartiers de l'agglomération dakaraise. Donc, si selon plusieurs auteurs (Tall 2002 ; Mboup, 2000 ; Lalou et col. 1996 ; Lalou et Ndione, 2004), les tendances récentes des migrations internationales au Sénégal sont marquées globalement par une participation plus importante des Wolof et des mourides que des autres groupes ethnico-religieux, nous notons que dans le quartier de Guédiawaye, le comportement migratoire tend, au cours de la période récente, à se répandre à toutes les ethnies et confréries. Des tendances que nous ne retrouvons pas dans les autres quartiers enquêtés de Dakar. Dans ce quartier, la migration internationale ne semble donc pas revêtir les contours d'un réseau ethnico-religieux et professionnel, comme à Diamaguène ou dans certains quartiers de Kaolack.

A Dialègne, les mouvements migratoires ont traditionnellement impliqué l'ethnie Haalpoular (Laobé et Toucouleur), avec la France pour une destination principale. C'est plus récemment que les Wolof, ethnie principale de ce quartier, se sont engagés dans l'émigration vers l'Italie et l'Espagne. Dans cette zone urbaine composée d'une population aux origines géographiques diverses, les investissements immobiliers des émigrés impriment leur marque dans l'espace local et invitent les non-migrants au départ. Pour autant, la migration internationale ne se construit pas clairement dans ce quartier autour de solidarités de voisinage. Tous les entretiens réalisés présentent des trajectoires singulières, pour lesquelles il est difficile de trouver des éléments communs. Tout au plus, on peut constater que la construction du projet migratoire s'appuie exceptionnellement sur des relations de quartier ; les migrants utilisant davantage les opportunités familiales. Cette faiblesse du réseau communautaire s'explique sans doute par le relatif fractionnement sociologique du quartier.

#### **Migrant originaire de Dialègne, parti aux Etats-Unis :**

*Je ne perçois pas l'entraide entre ceux qui sont à l'étranger et ceux qui sont restés ici, si ce n'est dans le cadre restreint de la famille. On constate la réussite de certains émigrés par les changements que l'on peut observer dans leurs familles. Je n'ai pas vu quelqu'un qui a migré et par la suite, a fait partir un ami d'enfance du quartier par exemple. Ce que j'ai observé dans le quartier, c'est que quand les gens viennent en vacances, ils donnent de petites sommes d'argent (5.000 ou 10.000 F) ou offrent des habits à des amis avec qui ils ont grandi ensemble. Mais pour moi, ce n'est pas de l'entraide. C'est juste des cadeaux. Les émigrés qui ont réussi dans le quartier sont plutôt émancipés : changement d'amis, de lieu de fréquentation, se voir entre émigrés, faire des affaires avec les grands commerçants de la ville etc. Ce qui n'empêche que les gens sauvent les apparences en se saluant de manière cordiale. Mais au fond des cœurs, les relations d'amitié et de voisinage qui lient des jeunes de la même génération se sont souvent atténuées du fait de la réussite et de l'émancipation des uns et le statu quo des autres.*

Enfin, le quartier de Ndangane indique une dynamique migratoire encore différente des précédentes, et sans doute liée au réseau professionnel (la pêche) et aux destinations qu'elle met en jeu. L'essentiel des émigrés du quartier de Ndangane résident dans les pays limitrophes<sup>15</sup>, notamment en Gambie et en Guinée Bissau. La migration vers ces pays vient à l'origine des Sereer Niominka (ethnie dominante du quartier) qui pratiquaient les navétanes (migrations saisonnières), à la recherche de zones plus poissonneuses. Ces allers-retours se sont transformés au fil du temps en une migration de longue durée, favorisant la venue d'autres immigrants originaires du Saloum et de Ndangane. Il existe aujourd'hui une forte circulation migratoire entre le quartier de Ndangane, les îles du Saloum, la Gambie et la

<sup>15</sup> Par rapport aux ressortissants d'Abattoirs, les habitants de Ndangane sont 7,6 fois plus nombreux à s'installer dans les pays limitrophes que dans les autres pays (Ndione, 2004).

Guinée Bissau. Cette migration transfrontalière, qui génère de faibles revenus, n'a pas un impact réel et visible, en terme d'investissement économique et symbolique dans le quartier de Ndangane. Les rares réalisations effectuées par les émigrés du quartier se limitent à la rénovation d'une partie de la maison familiale, et sont le fait de quelques migrants installés en Europe (navigateurs partis en France). Ces derniers préfèrent d'ailleurs investir dans la construction de maison au village d'origine dans les îles du Saloum.

L'ethnie sereer niominka forge l'identité du quartier. La migration y est un fait culturel, sans que le quartier soit pour autant un facteur déterminant. Tout d'abord Ndangane n'a pas été transformé par la migration (bien au contraire il s'agit d'un quartier pauvre et insalubre) et n'agit donc pas comme un stimulant au départ. Par ailleurs, la migration transfrontalière n'engage ni les mêmes coûts ni les mêmes risques qu'une migration vers les pays du Nord. Le voyage en Gambie ou en Guinée-Bissau mobilise généralement assez peu d'appuis, et souvent exclusivement dans la sphère familiale. Enfin, les migrants entretiennent relativement peu de liens avec le quartier de Ndangane, moins sans doute qu'avec leur village d'origine.

### **Migrant de Ndangane parti en France**

*« C'est mon demi-frère, immigré en France bien avant, qui m'a mis en rapport avec son patron. Ce dernier possédait un bateau de pêche à Sète et avait besoin de quelqu'un pour remplacer mon demi-frère parti en Espagne. C'est comme ça que je suis parti en France. Je suis rentré en France avec un contrat de travail. (...). Je ne reste pas longtemps dans le quartier quand je viens en vacances. Je fais la navette entre la ville de Kaolack et les îles du Saloum. En France je ne vis pas avec des ressortissants du quartier. Et il m'arrive souvent de passer mes vacances ici dans le quartier sans pour autant rencontrer les autres émigrés du quartier. Mais je peux vous dire qu'il y a d'autres gens du quartier qui sont partis à l'étranger comme « navigateur ». Ils travaillent là-bas dans les bateaux de pêche. Ndangane est un quartier peuplé en majorité par des Sereer Niominka. Qui dit Sereer Niominka dit pêcheur ! Plusieurs jeunes du quartier travaillent comme moi dans les bateaux de pêche notamment en France et en Espagne. Certains jeunes sereer m'ont trouvé en France. Ils ne sont pas tous ressortissants du quartier. Il y en a qui sont originaires des îles (de Niodior), d'autres sont des ressortissants de la région de Fatick ».*

Au total nous observons, à Dakar et à Kaolack, que tous les quartiers ne participent pas également à la migration internationale récente, y compris après le contrôle des caractéristiques principales de l'individu et de son ménage. De même, la forte présence de migrants internationaux dans certains quartiers urbains ne répond pas aux mêmes logiques locales. Sans être un constat systématique, les quartiers d'origine des migrants, lorsqu'ils sont aussi les lieux de leurs réinvestissements économiques, constituent souvent une forte incitation à la migration. Nous observons aussi que les relations de voisinage facilitent la migration internationale dans les quartiers où la cohésion sociale s'exprime à partir d'un référent identitaire fort. Ces situations sont particulièrement évidentes dans les quartiers mourides et wolofs. En revanche, lorsque le quartier est sociologiquement et culturellement plus fragmenté, il n'agit que faiblement sur le processus migratoire. Enfin, comme nous pouvions le pressentir, les migrations internationales intra-africaines et notamment transfrontalières s'appuient peu sur les ressources du quartier, dans la mesure où ces déplacements exigent un plus faible investissement humain et économique.

A Touba, la migration internationale est importante<sup>16</sup>, sans qu'il y ait de forte disparité spatiale entre les quartiers. Cette situation illustre sans doute l'homogénéité sociale de la ville et son mode d'organisation, semblable dans tous les quartiers.

---

<sup>16</sup> le calcul d'une régression globale (i.e. sur l'ensemble des deux zones et avec les mêmes variables indépendantes, à l'exception des quartiers) a été montré que toutes choses égales par ailleurs, la ville de Touba

## Conclusion

Au travers de cette étude sur les migrations internationales, nous avons obtenu des images contrastées des villes sénégalaises. La ville n'est pas ici le creuset d'une modernité, dont l'individualisme en serait une marque emblématique. Les trois villes étudiées ne favorisent peu et très diversement, à l'intérieur du processus migratoire, des pratiques de distanciation avec la famille, et notamment avec les normes et obligations sociales qu'elle porte. Bien au contraire à Touba et à Kaolack, migrer à l'étranger demeure une stratégie qui se construit avec la famille et pour la famille. A Dakar, la multiplicité des références identitaires et la coexistence de plusieurs systèmes de valeurs favorisent certains processus d'individualisation, entre autres dans le comportement migratoire. Pour autant, la migration internationale, même lorsqu'elle est produite à Dakar, ne s'inscrit pas dans un projet de rupture, mais constitue une stratégie par laquelle l'individu parvient à maintenir des liens de réciprocité.

Autre démarcation avec les conceptions habituelles, la migration internationale n'est plus uniquement la résultante d'un exode des campagnes, avec un milieu rural fortement intégré à l'espace élargi des mobilités internationales (Bocquier et Traoré, 2000). Certes depuis longtemps, la région de Dakar joue un rôle clé dans la configuration des migrations au Sénégal. On peut considérer que cette ville a été à la fois comme un pôle de redistribution des migrations au départ et au retour et un espace de réinvestissement des migrants. Cependant, la communauté urbaine de Dakar – comme bien d'autres villes du Sénégal – constitue aussi de plus en plus un espace de départ pour de jeunes citadins. Des études approfondies ont montré que les natifs de Dakar s'insèrent moins bien sur le marché de l'emploi que les immigrants d'origine rurale (Bocquier et LeGrand, 1998) ; rien d'étonnant donc à constater, comme nous l'avons fait, que la probabilité à migrer à l'étranger au cours des quinze dernières années est beaucoup plus forte parmi les Dakarais nés en ville<sup>17</sup>.

Quelle que soit la justesse de cette analyse, elle reste insuffisante pour rendre compte totalement de la migration internationale à partir du milieu urbain. La migration récente est aussi marquée par une implication croissante des Wolof et des mourides (Lalou et Ndione, 2004). Or, l'histoire du mouridisme est une histoire d'expansion territoriale. Cette expansion commence, à l'époque coloniale, par la conquête des Terres-Neuves et le développement de la culture arachidière dans les marches orientales du pays wolof (Pelissier, 1966). Elle se poursuit après l'indépendance par de fortes migrations vers les principales villes du Sénégal (Dakar notamment) et par une remarquable adaptation de ce mode d'organisation religieuse au milieu urbain (Diop, 1980). C'est donc assez naturellement que les Wolof et les mourides se sont engagés dans la migration internationale, à partir de ce lieu privilégié de focalisation des réseaux ethnico-religieux et commerciaux, qu'est la ville.

Le réseau migratoire s'imprime parfois dans la ville, à l'échelle d'un quartier ou d'un fragment de quartier. Il se tisse alors à l'intérieur de relations professionnelles (commerce informel) et de voisinage, et se superpose parfois aux liens ethniques, religieux ou géographiques. Ces proximités sociales, intensifiées par le quartier, constituent un des leviers de la mise en œuvre du projet migratoire. Bien sûr, le quartier produit un potentiel migratoire, lorsqu'il est transformé par les migrants. Les analyses statistiques et les témoignages des migrants le rappellent. Toutefois, cet « effet de contamination » du comportement migratoire n'agit totalement que quand l'espace de réinvestissement est aussi l'espace de socialisation. Il ne suffit pas que les non-migrants côtoient la réussite économique des migrants pour avoir l'intention de partir à l'étranger, mais il faut aussi qu'ils puissent s'identifier aux migrants ; ce processus étant d'autant plus aisé lorsqu'ils ont

---

favorise davantage la migration internationale récente que l'agglomération de Dakar/Pikine (OR = 4,68 ;  $p < 0,000$ ).

<sup>17</sup> A partir d'analyses non présentées ici, nous avons noté que le lieu de naissance n'explique pas le risque de migrer à l'étranger, pour la population dakaraise, lorsque la migration s'est produite avant 1987.

partagé la même jeunesse. L'effet de proximité spatiale du quartier sur la migration internationale exprime donc aussi en partie une proximité sociale.

## **Bibliographie**

- Arango J. 2000. "Expliquer les migrations : un regard critique." *Tendances et problèmes mondiaux* : 329-342.
- Bava S. 2002. "Entre Marseille et Touba : le mouride migrant et la société locale." in *La société sénégalaise entre le global et le local*, edited by M.-C. Diop. Paris. pp. 579-598
- Bertrand M.J. et Metton A. 1974. "Les espaces vécus dans une grande agglomération". *L'Espace Géographique*. n°2. pp.137-146.
- Bilsborrow R. et Zlotnik H. 1994. "The Root Causes of International Migration." in *The systems approach and the measurement of the determinants of international migration*, edited by NiDi and eurostat. Luxembourg. pp. 61-76
- Bocquier P. et LeGrand T. 1998. "L'accès à l'emploi dans le secteur moderne", in: P. Antoine, D. Ouédraogo et V. Piché (eds), *Trois générations de citadins au Sahel - Trente ans d'histoire sociale à Dakar et à Bamako*, p. 77-114. - L'Harmattan.
- Bocquier P. et Traoré S. 2000. *Urbanisation et dynamique migratoire en Afrique de l'Ouest. La croissance urbaine en panne*. Paris, L'harmattan, 148p.
- Boyd M. 1989. "Family and personal networks in international migration : recent developments and new agendas." *International Migration Review* 23:639-670.
- Coleman, J.S, 1988, "Social capital in the creation of human capital". *American Journal of Sociology*, vol. 94 (supplement), p. S95-S120.
- Copans J. 1980, *Les marabouts de l'arachide*, Paris, Le Sycomore.
- Cruise O'Brien D. 1975. *Saints and politicians. Essays in the Organisation of Senegalese Peasant Society*, London, Cambridge University Press, African Studies Series, 15, 213p.
- Di Méo G. 1994. "Epistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain". *Annale géographique*. n°577, pp. 255-275
- Diop M.C. 1980. *La confrérie mouride : organisation politique et mode d'implantation urbaine*, thèse de doctorat, Lyon, 273p.
- Direction de la Prévision et de la Statistique. 1998. *Enquête sur les Migrations et l'Urbanisation au Sénégal (EMUS). 1992-1993. Rapport national Descriptif*. CERPOD, 123 pages.
- Ebin V. 1993. "Les commerçants mourides à Marseille et à New York. Regards sur les stratégies d'implantation." in *Grands commerçants d'Afrique de l'Ouest*. pp. 105-121
- Fawcett J.T. 1989. "Networks, Linkages, and migration Systems." *International Migration Review* 23:671-680.
- Guèye C. 2002a. "Touba, enveloppe et produit d'une confrérie en mutation". Momar Coumba Diop ed., *La société sénégalaise. Entre le local et le global*, Khartala, pp.597-636.
- Guèye C. 2002b, *Touba. Capitale des mourides*. Enda-Khartala-IRD. 532p.
- Kritz M., Lim L. and Zlotnik H. 1992. "International Migration Systems. A GLocal Approach". *International Studies in Demography*.
- Guilmoto C.Z. and Sandron F. 2000. "La dynamique interne des réseaux migratoires dans les pays en développement." *Population* 55:105-134.
- Lalou R. et Ndione B. 2004. "Stratégies migratoires et recomposition des solidarités dans un contexte de crise : l'exemple du Sénégal urbain". in *Familles au Nord, familles au Sud* (A paraître).
- Lalou R., Ndiaye M. et Ndione B. 1996. "Permanence et changements des migrations internationales au Sénégal : une analyse exploratoire". *Colloque Systèmes et Dynamiques des migrations internationales ouest-africaines*, Dakar, Sénégal, 3-6 décembre.

- Massey D., Arango J., Hugo G., Kouaouci A., Pellegrino A., and Taylor J.E. 1993. "Theories of International Migration : A Review and Appraisal." *Population and Development Review* 19:431-523.
- . 1998. "Contemporary Theories of International Migration." *Worlds in Motion Understanding International Migration at the end of the Millennium*:16-59.
- Mboup M. 2000. *Les Sénégalais d'Italie. Emigrés, agents du changement social*. Paris. L'Harmattan. 171p.
- Ndione B. et Lombard J. 2004. "Diagnostic des projets de réinsertion économique des migrants de retour: étude de cas au Mali (Bamako, Kayes)". *Revue Européenne des Migrations Internationales* 20 (1).
- Ndione B. 2004. *Déterminants contextuels de l'émigration internationale récente au Sénégal: l'exemple des quartiers de la ville de Kaolack*. Thèse de doctorat. Université René Descartes. Paris. (à soutenir).
- Ndione E.S. 1993. *Dakar, une société en grappe*. Karthala-Enda Graft Sahel. 212p.
- Robin N., Lalou R. et Ndiaye M. 1999. *Facteurs d'attraction et de répulsion à l'origine des flux migratoires internationaux. Rapport National du Sénégal*. EUROSTAT/NIDI/IRD.
- Salem G. 1998. *La santé dans la ville. Géographie d'un petit espace dense : Pikine (Sénégal)*. eds Karthala et Orstom, 360p
- Schmidt di Friedberg O. 1993. "L'immigration africaine en Italie : le cas sénégalais". *Etudes internationales*, Vol. XXIV, n° 1, Université Laval, pp. 127-138.
- Schoorl J., Heering L., Esveldt I., Groenewold G., Van Der Erf R., Bosch A., De Valk H., De Bruijn. B. 2000. *Facteurs d'attraction et de répulsion à l'origine des flux migratoires internationaux. Rapport comparatif*. Eurostat.
- Simmons A. 2002. "Mondialisation et migration internationale : tendance, interrogations et modèles théoriques." *Cahiers Québécois de Démographie* 31:7-33.
- Tall S.M. 1994. "Les investissements immobiliers à Dakar des émigrants sénégalais". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol. 10, n°3, pp. 137-151.
- Tall S.M. 2002. "L'émigration internationale sénégalaise d'hier à demain". Momar Coumba Diop éd., *La société sénégalaise. Entre le local et le global*, Khartala, pp. 549-578.
- Tapinos G.P. 2000. "Mondialisation, intégration régionale, migrations internationales." *Tendances et problèmes mondiaux*:343-352.
- Tarius A. 1993. "Territoires circulatoires et espaces urbains. Différenciation des groupes migrants". *Annales de la Recherche Urbaine*. n°59-60, pp. 180-930.
- Zlotnik H. 1992. "Empirical Identification of International Migration Systems." in *International Migration Systems*, vol. 2, edited by M. Kritz, L. Lim, and H. Zlotnik: Clarendon Press Oxford. pp. 19-41